

III.

A Arthur Boissard.

Quand vous reconnaîtrez l'écriture de cette lettre, Arthur, n'éprouvez point de colère, c'est la dernière que vous recevrez de moi; et, quand vous la recevrez, je ne pourrai plus être pour vous un objet de

crainte ni d'embarras; je serai entre les mains de Dieu, qui, seul, décidera de moi. Si j'ai voulu vous écrire encore une fois, c'est que, dans ce moment suprême, la vie m'apparaît sous un nouveau jour, et que je sens le besoin de vous épargner des regrets.

Ne croyez pas que je meure parce que je vous aime et parce que vous m'avez abandonnée; non : d'autres ont aimé autant que moi, ont été abandonnées comme moi, et ont trouvé dans la pureté de leur cœur la force de souffrir. Mais moi, j'ai commis une faute, j'ai été déloyale envers Antoine, et Dieu punit aujourd'hui l'improbité de mon cœur en me retirant le courage : cela est juste, et je ne puis ni me plaindre, ni accuser. Alors même que vous auriez continué à m'aimer, j'aurais été malheureuse, car j'aurais eu un remords dans ma vie.



Ne vous faites donc aucun reproche, ce que je souffre, je l'ai mérité. J'ai préféré l'ivresse de quelques jours aux paisibles jouissances du devoir; j'ai demandé votre amour que vous ne me proposiez pas, et vous me l'avez accordé. Oh! je vous remercie. Tout ce que j'aurai goûté de joie sur la terre, c'est à vous que je l'aurai dû; qu'importe que je l'aie payé de ma vie? sais-je seulement ce qu'il me restait à vivre. Si la douleur me frappe aujourd'hui, demain, peut-être, c'eût été la maladie; l'amour ne me coûte que le sacrifice d'une incertitude, et qui pourrait dire ce qu'il m'a donné de bonheur?

Ne me plaignez donc pas, Arthur, seulement pardonnez-moi ce que je fais. Je sais que je jette ainsi un mauvais souvenir dans votre existence et, pour vous

l'épargner, j'aurais voulu vivre; mais je ne l'ai pu.

Du reste, mon fantôme ne vous obsédera pas long-temps. L'oubli est une fleur que la bonté de Dieu fait pousser naturellement sur les tombes; bientôt vous pourrez entendre parler, sans tressaillement, de jeunes filles mortes d'amour; mon nom donné à une autre ne vous troublera plus, et vous passerez devant ma porte sans détourner les yeux. Cela doit être ainsi, et, quoique mon cœur se serre d'y penser, j'en remercie Dieu. Puissé-je, seulement, ne pas disparaître entièrement de votre mémoire et y rester comme une ombre entrevue autrefois dans un rêve!

Quant au bruit que pourra faire ma mort, ne craignez rien, votre nom ne sera point



mélé à ce vulgaire événement ; j'ai tout prévu pour mourir silencieusement. Seulement ne montrez ni étonnement, ni douleur ; laissez porter au cimetière une bière de plus : c'était ma vie qu'il fallait pleurer, et non ma mort. Ne vous informez ni du jour où j'aurai cessé d'être, ni de la place que j'occuperai parmi les cercueils ; ce serait une imprudence inutile ; une pauvre fille du peuple qui se tue parce qu'elle souffre trop, cela n'est pas assez rare pour qu'on y fasse attention long-temps. Dans huit jours, ma chambre sera louée, et tout le monde aura oublié comment je suis morte ; oubliez-le comme tout le monde.

Seulement, Arthur, écoutez ma dernière prière. S'il se trouve sur votre chemin quelque jeune fille, encore paisible, qui vous regarde avec complaisance, ayez pitié d'elle

et fuyez ; fuyez, car une liaison innocente devient bientôt une passion ; on croit jouer avec l'amour d'une enfant, et, un jour, on la tue sans le vouloir. Ne faites point cela, mon ami, n'aimez plus que la femme que vous aimerez toujours.

Maintenant, adieu et soyez béni ! Prête à vous quitter, je voudrais pouvoir serrer encore vos mains sur mes lèvres... ; car, je t'aime, ô mon Arthur ! je t'aime plus que tout !... Mais la mort ainsi serait trop douce... Adieu, vivez long-temps et soyez aimé !

LOUISE.